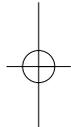




J'AI VU TUER BEN BARKA



Maïa Films présente

J'AI VU TUER BEN BARKA

UN FILM DE SERGE LE PERON

avec CHARLES BERLING, SIMON ABKARIAN, JOSIANE BALASKO,
JEAN-PIERRE LEAUD, FABIENNE BABE, MATHIEU AMALRIC

Durée : 1H41 — Visa n° 110776 — Formats : 1.85 — Dolby SR

SORTIE LE 2 NOVEMBRE 2005

DISTRIBUTION : REZO FILMS

29, rue du Fbg Poissonnière
75009 Paris

Tél. : 01 42 46 96 10

Fax : 01 42 46 96 11

PRESSE : Marie Queysanne

113, rue Vieille du Temple
75003 Paris

Tél. : 01 42 77 03 63

Fax : 01 42 77 00 13

Dossier de presse et photos téléchargeables sur le site :

www.rezofilms.com

1955

Fin du protectorat français sur le Maroc. Mohamed V est rétabli dans ses prérogatives de souverain du pays

1956

Mehdi Ben Barka, président de la première Assemblée Nationale du Maroc

1958

Retour de Charles de Gaulle au pouvoir en France. Début de la Vème République

1961

Mort de Mohamed V. Hassan II nouveau roi du Maroc. Mohamed Oufkir, ministre de l'Intérieur

1962

Fin de la guerre d'Algérie. Indépendance du pays.

1963

Mehdi Ben Barka condamné à mort par contumace par une cours marocaine. Exil à Alger puis au Caire

Janvier 1965

Début des bombardements américains sur le Nord Viet-Nam

Mars 1965

Emeutes lycéennes à Casablanca

29 Octobre 1965

Enlèvement de Mehdi Ben Barka à Paris

Décembre 1965

Election au deuxième tour de Charles de Gaulle à la présidence de la République (face à François Mitterrand)

Janvier 1966

Figon trouvé mort dans son studio de la rue des Renaudes à Paris

Août 1966

Discours de Charles de Gaulle à Phnom Penh, contre la guerre américaine du Viet Nam

Septembre 1966

Premier procès à Paris des 6 inculpés de l'affaire Ben Barka

**QUELQUES
DATES-CLES**



Janvier 1966 Dans un meublé parisien, la police découvre le cadavre de Georges Figon – l’homme qui a fait éclater le scandale de l’affaire Ben Barka et ébranlé le pouvoir gaulliste.

Un an plus tôt, Figon, lassé des affaires douteuses et des escroqueries minables, est à la recherche d’un coup juteux. Proche du “milieu” depuis ses années de prison, il se voit confier une mission de grande envergure : produire un documentaire sur la décolonisation, écrit par Marguerite Duras et réalisé par Georges Franju, avec l’aide du célèbre opposant marocain Mehdi Ben Barka, engagé comme conseiller historique.

Ce projet de film est un piège...

ENTRETIEN AVEC SERGE LE PERON

Comment est né le projet de ce film ?

J'ai vu tuer Ben Barka est né d'une situation très précise : il y a quatre ans, une amie cinéophile, Frédérique Moreau, m'a raconté un dîner qu'elle partagea avec Franju à la fin de sa vie, au cours duquel, il lui avait confié avoir arrêté l'alcool suite à un événement tragique qui l'avait profondément marqué : l'enlèvement de Ben Barka qui se produisit – dit-il – sous ses propres yeux, alors qu'il avait rendez-vous avec l'opposant marocain à la Brasserie Lipp. Selon Franju, il le vit s'apprêter à entrer dans la brasserie, puis être arrêté par deux hommes et précipité vers une voiture. Il y a, certes, une part d'hallucination dans ce récit car il n'a pas pu voir la scène de l'endroit où il se trouvait, mais il est en revanche avéré qu'il avait bien rendez-vous avec Ben Barka le 29 Octobre 1965.

De mon côté, j'étais à l'époque adolescent et je me souviens avoir assisté au procès qui eut lieu en 1966 : l'affaire Ben Barka était une affaire énorme qui fit presque vaciller le pouvoir gaulliste et révéla un système politique parallèle agissant dans l'ombre du régime officiel... Mais j'avais en revanche complètement oublié l'implication de Franju et de Marguerite Duras dans l'affaire. C'est donc l'idée troublante que Ben Barka a été enlevé – pour ainsi dire – à cause du cinéma qui m'a donné envie de recomposer cette tragique affaire et d'en faire un film.

Franju et Duras ont été totalement instrumentalisés dans l'affaire...

Cela ne fait pas le moindre doute : tous deux ont véritablement cru qu'il s'agissait de produire un documentaire sur la décolonisation, pour lequel Ben Barka était censé servir de conseiller historique. Franju devait en signer la mise en scène et Marguerite Duras le commentaire. Le projet était tout à fait plausible dans le contexte des années 1965-1966 : le sujet était brûlant, Franju était un documentariste notoire, et Duras, déjà célèbre comme écrivain, était connue pour ses engagements politiques. Ils ont été complètement manipulés.

L'affaire Ben Barka fait partie de ces événements dont on ne parle pas, ou très peu – comme la guerre d'Algérie presque totalement absente du cinéma...

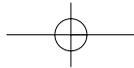
C'est d'autant plus étonnant que ce sont là des événements également forts sur un plan dramaturgique. Dans l'affaire Ben Barka, on trouve des hommes politiques, des truands, des agents secrets, des intellectuels, un écrivain, un cinéaste : un scénariste ne peut rêver mieux ! Il y a presque trop d'éléments et la difficulté que nous avons rencontrée, au moment de l'écriture avec mes co-scénaristes Frédérique Moreau et Saïd Smihi, a été de faire le tri et d'éliminer certaines facettes de l'affaire.

Le film vous donne aussi l'occasion de revenir sur une époque où artistes et intellectuels avaient un véritable engagement politique...

L'engagement des intellectuels était très fort, à droite comme à gauche, et se cristallisait autour d'événements comme la guerre d'Algérie. Pour autant, notre intention n'était pas d'idéaliser l'époque. Cet engagement contre le système en place pouvait aussi aveugler : en l'occurrence, Marguerite Duras – et tout le milieu de Saint-Germain-des-Prés – sur la personnalité de Georges Figon, ancien repris de justice, vu comme un exemple de radicalité, une sorte de nouveau Genet... Un défaut de jugement qui a facilité la tâche des assassins de Ben Barka.







Qu'est-ce qu'incarnait Ben Barka ?

Ben Barka est vraiment une figure politique typique des années 60 : homme du Tiers-Monde laïc, anti-colonialiste, farouchement opposé à l'hégémonie américaine, mais plus proche de personnalités comme Patrice Lumumba ou plus tard Salvador Allende, que d'un révolutionnaire comme Che Guevara. Il possédait une véritable stature d'homme d'Etat. C'était un pragmatique et un tacticien hors pair, capable de réunir autour d'une même table russes et chinois pour servir la cause de l'émancipation du Tiers-Monde – un exploit dans le contexte très tendu de l'époque ! Ben Barka était en quête d'un nouvel équilibre planétaire pour lequel il œuvrait, comme leader de la "Tricontinentale", une organisation qui regroupait les gouvernements des nouveaux pays indépendants et les représentants des mouvements de libération sur les trois continents : Afrique, Asie et Amérique latine.

Les dirigeants américains voyaient en lui une sérieuse menace ; à l'époque, le Maroc servait de tête de pont aux Etats-Unis pour surveiller l'Afrique, et la CIA encadrait les services secrets marocains. Quand il apparaît que la Tricontinentale va se réunir à Cuba – tout un symbole ! – en janvier 1966, la tension monte d'un cran, et la situation devient inacceptable pour les Américains. Ses assassins n'ont simplement pas compris qu'en éliminant un homme comme lui, ils allaient engendrer des personnages autrement plus sinistres – et dangereux – auxquels le monde doit faire face aujourd'hui. Je suis convaincu que Mehdi Ben Barka fait partie de ces hommes qui ont beaucoup manqué dans l'histoire du Tiers Monde des quarante années écoulées depuis sa disparition. Et l'un des enjeux de ce film est de réactualiser cette mémoire : sa mémoire.

Quel travail de recherche et de documentation avez-vous mené ?

Nous avons d'abord souhaité établir un bilan précis de ce qu'on sait aujourd'hui sur l'affaire : c'était un travail complexe car des éléments nouveaux n'ont cessé d'affluer depuis 40 ans – des aveux tardifs, des révélations tonitruantes – et il est parfois difficile de distinguer la vérité des affabulations.

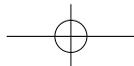
Nous avons travaillé à partir des minutes du procès, des ouvrages parus depuis 1966 et des récits des témoins, qu'ils soient français ou étrangers : il y a eu, par exemple, des espions israéliens et marocains qui ont commencé à témoigner depuis quelques années... Quoi qu'il en soit, au vu de cette masse de documents, on sait aujourd'hui de manière avérée que les services secrets marocains, encadrés par la CIA, ont mené à bien l'enlèvement de Mehdi Ben Barka.

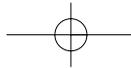
Et les services secrets français ?

Leur implication au plus haut niveau reste encore sujette à caution, même si certains anciens partisans de l'Algérie française, encore en fonction en 1965 à des postes supérieurs de l'Etat, ont certainement vu d'un bon œil l'élimination du leader marocain... D'un autre côté, pour de Gaulle, à la fois anti-américain et tiers-mondiste à sa manière, Ben Barka représentait un allié politique de premier plan. Quand il a appris son enlèvement, il a – paraît-il – piqué une colère terrible en Conseil des ministres et envoyé aussitôt une lettre à la mère de Mehdi Ben Barka, pour lui promettre que tout serait mis en œuvre pour que justice soit faite. Mais en matière de duplicité, de Gaulle a parfois atteint des sommets, et il est donc très difficile de déterminer précisément ce qu'il savait ou pas...

A partir de cette impressionnante documentation, comment avez-vous abordé l'écriture du scénario ?

On a tenté plusieurs pistes : à partir de Franju, à partir de Duras, du point de vue des truands, du complot d'Etat au plus haut niveau etc. Mais ces tentatives ne nous ont pas menés bien loin. En fait, il y a un seul personnage vraiment transversal dans cette affaire : c'est Figon, car on le trouve sur tous les maillons de la chaîne qui ont conduit à l'enlèvement. Il est proche du monde des voyous en raison de son passé en prison, des intellectuels de Saint-Germain-des-Prés via Marguerite Duras, et du milieu





politique grâce à son ami, l'avocat et député gaulliste Pierre Lemarchand. Il est celui qui a permis les connections fatales. C'est ce scénario criminel que nous avons suivi : ce qui donne sa tonalité de film noir à *J'ai vu tuer Ben Barka*.

Justement, qui est Georges Figon ?

C'est un type sans scrupule, originaire d'un milieu bourgeois mais attiré par le monde des voyous. Il séduit des intellectuels comme Marguerite Duras par sa gouaille, sans avoir vraiment d'envergure. Quand l'affaire Ben Barka se présente à lui, il s'imagine qu'il va y jouer un rôle essentiel et gagner beaucoup d'argent, mais il est vite dépassé par les événements. En revanche, il réussit à convaincre Franju et Duras de participer au soi-disant documentaire sur la décolonisation parce qu'en parfait mythomane, il croit ferme à ce qu'il raconte. C'est donc un personnage extrêmement ambivalent, à la fois porteur d'une certaine innocence et irrémédiablement attiré par le crime. "Comment ce garçon si évidemment intelligent et doué et fort, a-t-il choisi la honte, le malheur" se demandait François Mauriac dans le Figaro après le passage de Figon à *Cinq colonnes à la une* en 1962.

Comment avez-vous travaillé les dialogues ?

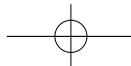
Il y a une musique propre au parler de l'époque, que nous avons retrouvée aussi bien dans les minutes du procès que dans les récits – vrais ou faux – de l'affaire : une musique qui nous a guidés pour faire dialoguer les personnages. Certaines répliques sont d'ailleurs authentiques : quand Duras dit à Figon "ce que vous avez fait est abominable", par exemple. Le langage des voyous de ces années 60, encore marginal, apparaît justement au grand jour à l'occasion de l'affaire : la presse en diffuse les bons mots, les humoristes en rajoutent. Michel Audiard est en train d'en faire un style cinématographique dans la bouche d'acteurs comme Gabin, Ventura, Belmondo... Il se trouve que la maîtresse de Figon, Anne-Marie Coffinet a joué de petits rôles dans certains de ces films !

Le film est un évident hommage à Franju, mais aussi à des cinéastes comme Melville...

Melville est le modèle absolu du film noir français ! C'est le seul cinéaste d'après guerre – avec Jacques Becker – qui a su mettre en scène le milieu des voyous d'une manière qui ne soit pas purement anecdotique : comme un monde opaque avec ses gestes et ses rituels mystérieux. Un monde de l'ombre qui sans doute le fascinait mais pour lequel il n'avait aucune complaisance. J'ai effectivement travaillé dans cette direction, en pensant aussi bien sûr beaucoup à Franju qui avait également bâti une œuvre cinématographique, où la face cachée des personnages œuvrait en secret au cœur de l'intrigue. En l'espèce, la réalité a rattrapé la fiction : des personnages de l'ombre comme ceux qu'il avait inventés l'ont réellement piégé.

Vous avez une manière de filmer Paris et d'en faire une ville froide et impénétrable...

Paris a été pour Ben Barka un piège fatal et glacial. C'est ce que j'ai voulu recréer dans le filmage. C'est une affaire dont l'action essentielle se déroule à Paris en hiver : elle commence une veille de Toussaint avec l'enlèvement à Saint-Germain-des-Prés et débouche en janvier, sur la mort de Figon dans une rue du 16^{ème} arrondissement. C'est donc un film où il fait tout le temps froid : nous avons cherché, avec le directeur de la photo Christophe Pollock, à jouer du caractère hivernal de la lumière, en extérieur comme en intérieur.



Comment avez-vous choisi les lieux de tournage ?

Nous avons tourné en grande partie sur les lieux mêmes de l'affaire. On a ainsi retrouvé miraculeusement le studio où Figon a vécu ses derniers jours, rue des Renaudes, près de l'Etoile : c'est, là encore, un quartier assez glaçant où on a pu filmer quelques scènes d'intérieurs et d'extérieurs. Nous avons également tourné à la Brasserie Lipp qui nous a accordé une autorisation exceptionnelle, et dans la villa du truand Boucheseiche à Fontenay le Vicomte : ces lieux correspondent incroyablement à la dramaturgie précise de l'affaire et à sa narration. L'appartement de Franju était situé Quai des Grands Augustins ! A deux pas de chez Lipp et face au Quai des Orfèvres, où il allait être interrogé, et où l'affaire allait connaître sa conclusion judiciaire dans la salle d'Assises où a été jugé Pétain. On a l'impression aujourd'hui que les lieux avaient anticipé le drame. Ils ont donc fourni le cadre idéal de la mise en scène.

Votre manière de découper l'espace suivant des lignes géométriques fait écho au caractère inexorable de l'intrigue, à sa progression vers la tragédie.

Il y avait d'abord une contrainte liée au film d'époque : dans ce genre de films, les plans généraux sont bien évidemment plus difficiles à tourner que les plans rapprochés, pour de simples questions de budget. On a tenu à soigner particulièrement la séquence de l'enlèvement autour du carrefour Saint-Germain qu'on a reconstitué avec son cinéma – Le Publicis-Saint-Germain. Dans le même temps, ces contraintes nous ont donné des directions esthétiques de filmage : ce type de cadrages très serrés et fermant l'espace allaient effectivement dans le sens de la fatalité et du caractère inexorable du film. Il est de nature à créer un sentiment de claustrophobie, en faisant de Paris un lieu dont on ne s'échappe pas, et qui se referme sur tous les protagonistes comme un piège vivant.

Parlez-moi de vos choix musicaux et du rôle du jazz.

1965, c'est une année où la bande son mélange encore le jazz, la pop music... J'ai privilégié pour le film, la tonalité du jazz, parce que Figon est un personnage qui vient des années 50, période où cette musique connaît son apogée à Paris (Miles Davis est là !) : c'est la musique qu'on allait écouter au caveau de la Huchette ou au club des Trois Maillets que fréquentait d'ailleurs Figon – et qu'on voit dans l'une des scènes où Charles Berling retrouve Fabienne Babe qui joue sa maîtresse. Le jazz imprègne l'affaire de ses sonorités blafardes.

Berling est hallucinant en Figon...

Il s'est beaucoup impliqué dans le rôle : il n'a pas hésité à se grimer et se dégrader visuellement pour composer le physique du "notaire de province", derrière lequel Figon manœuvrait son entourage – tout en faisant preuve d'une faconde extraordinaire. Ce type devait être aussi troublant que séduisant, et Charles s'est employé à le recomposer avec beaucoup de finesse. Il a réussi le pari le plus difficile pour un acteur : créer une forme d'empathie singulière avec le personnage, sans pour autant susciter la moindre complaisance pour son action, en faisant de lui un type tour à tour déséquilibré et lucide.

Jean-Pierre Léaud s'est vite imposé à vous pour incarner Franju ?

Oui, je voulais tourner de nouveau avec lui après *L'Affaire Marcorelle*. Il se trouve qu'il a à peu près le même âge que Franju en 1965. Il l'avait rencontré grâce à Truffaut quelques années avant (Franju tournait alors *Thérèse Desqueyroux*, et lui *Boulevard de Julien Duvivier*).

Georges Franju était un personnage “borderline” et j’ai demandé à Jean-Pierre de jouer cette sorte d’hallucination contenue et douloureuse dont il était l’objet – à l’opposé des personnages d’hallucinés exubérants qu’il a pu incarner dans le passé.

Josiane Balasko est parfaitement crédible en Marguerite Duras : c’était un pari osé...

Dès que j’ai pensé à elle pour le rôle, ça a été une sorte d’évidence pour moi : en pull à col roulé noir, le petit blouson en panthère et les lunettes d’écaille typiques qu’arborait Duras, ça ne faisait pas l’ombre d’un doute. Pour ce genre de personnage très connu, il n’y a pas 36 solutions : ou choisir une comédienne qu’on n’a pas beaucoup vue qui se fera oublier derrière la figure historique, ou au contraire la faire jouer par quelqu’un à la personnalité forte qui va apporter sa propre sensibilité au personnage. La deuxième voie me paraissait la seule bonne. Par ailleurs, il se trouve que Balasko, en plus d’être une sacrée comédienne est aussi un sacré auteur, il ne faut pas l’oublier !

Comment avez-vous pensé à Simon Abkarian pour Ben Barka ?

Il fallait pour jouer Ben Barka, un comédien capable de donner au personnage une dimension d’universalité. En effet, les idéaux dont il est porteur vont bien au-delà du seul fait marocain, et même d’ailleurs bien au delà des années 60. Simon Abkarian prouve de plus en plus qu’il peut tout faire : un parisien du faubourg, un truand arménien, un vendeur turc de kébab, un juif marocain religieux... Dans le film, il donne, me semble-t-il, à Ben Barka la hauteur d’un homme qui dépasse les vicissitudes de son époque. Il restitue aussi toute l’émotion qui est attachée à son nom et sa destinée tragique, car ce potentiel émotionnel, Simon le porte en lui.

SERGE LE PERON

Rédacteur aux Cahiers du Cinéma de 1976 à 1984.

Chroniqueur et réalisateur pour l’émission *Cinéma cinémas* (Antenne 2), de 1985 à 1990.

Réalisateur de nombreux documentaires depuis 1990.

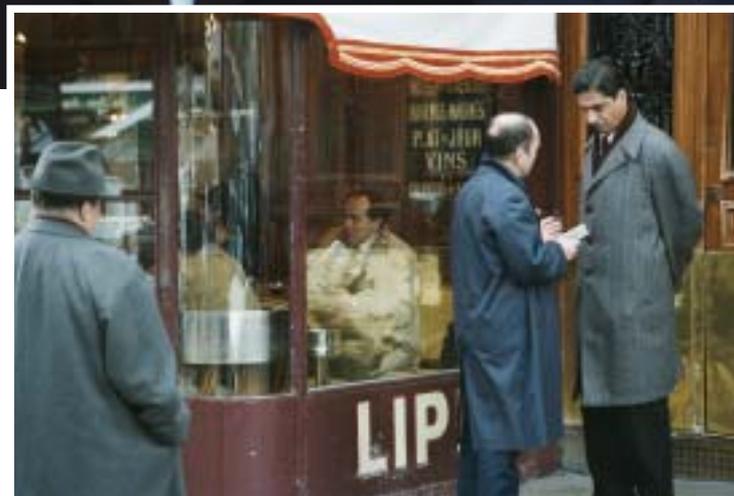
Longs métrages :

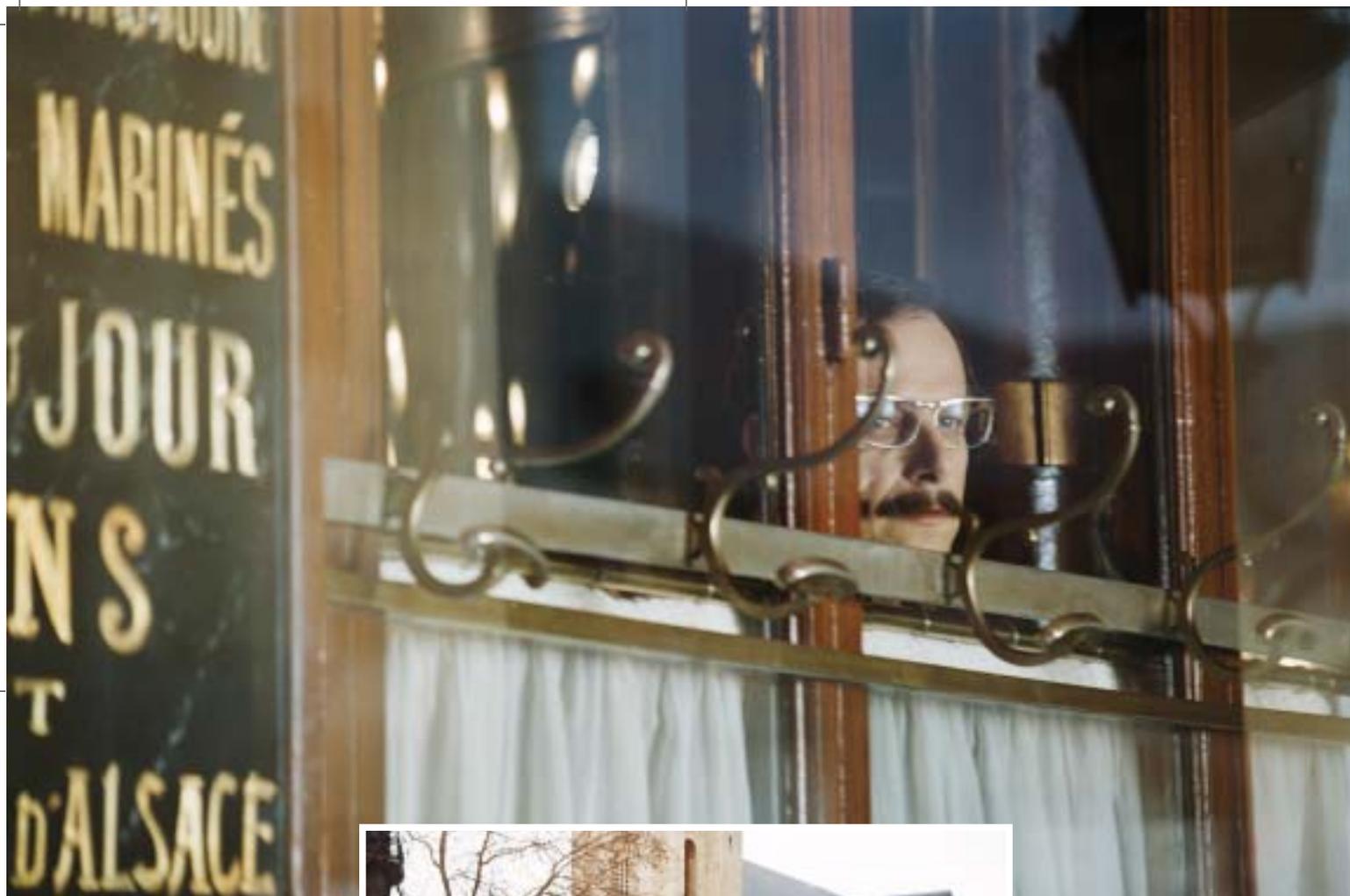
1984 Laisse béton

1990 Sésame ouvre toi (TV - France 3 et La Sept ARTE)

2000 L’affaire Marcorelle

2005 J’ai vu tuer Ben Barka





LES PROTAGONISTES EN 1965

GEORGES FIGON - 38 ans.

Fils de famille (son père est un haut fonctionnaire au Ministère de la Santé Publique), GEORGES FIGON est interné à l'âge de 18 ans, à la suite d'un menu larcin, au centre pénitentiaire de Villejuif, où il fait la connaissance de criminels célèbres qui simulent la folie pour échapper à la guillotine.

Là il choisit son camp : celui du crime.

En 1951, il est poursuivi par des policiers après l'attaque à main armée d'un receveur de Neuilly. Il tire (à terre dit-il) pour se sauver. Il est pris : il risque alors la peine de mort.

Aux Assises, les grands chroniqueurs judiciaires de l'époque sont surpris par l'audace et l'intelligence de cet accusé qui n'hésite pas à mettre ses juges en accusation. Il est condamné à 20 ans de réclusion (il en fera onze).

A sa sortie de prison en 1962, MARGUERITE DURAS réalise avec lui un entretien qui paraît dans *France Observateur* "Un voyou sans repentir" qui lui ouvre les portes du petit monde de Saint-Germain-des-Prés. Pierre Desgraupes le filme (visage dans la pénombre) chez elle pour l'émission *Cinq colonnes à la une*. Il apparaît dans un téléfilm de Michel Mitrani *Le Détenu* sur lequel il est aussi conseiller technique.

Officiellement, il est employé d'une société d'édition de roman photo industriel (*Les Presses Européennes*), après avoir pratiqué sans succès le journalisme (il a fondé *Bonjour les amis*, éphémère concurrent du célèbre *Salut les copains*, et *Le Cri des bêtes*, journal écologiste avant l'heure), s'être essayé à l'édition musicale (il projette de faire adapter les prières de la Bible en twist), et tenté l'écriture de scénario... Début 1965, il se trouve dans le plus grand désarroi financier.

MEHDI BEN BARKA - 45 ans.

Membre fondateur de l'Istiqlal, le parti de l'Indépendance marocaine, MEHDI BEN BARKA crée en 1959, le parti de gauche UNFP (Union Nationale des Forces Populaires). Ancien professeur de mathématiques du roi Hassan II, il fut un temps président de l'Assemblée Nationale marocaine. Après avoir été victime d'un attentat près de Rabat, il vit en exil dans l'Algérie de Ben Bella, puis dans l'Egypte de Nasser. Il est condamné à mort par contumace en 1963 dans son pays, à la suite du conflit frontalier entre l'Algérie et le Maroc.

Président de la TRICONTINENTALE, organisation qui rassemble les états ayant récemment accédé à l'Indépendance et les mouvements de libération du monde entier, il prépare activement la Première Conférence Mondiale des Trois Continents qui doit se tenir à Cuba en Janvier 1966, et dont l'orientation anti-américaine clairement exprimée fait de lui un ennemi juré des Etats-Unis. Après les émeutes lycéennes de Casablanca de mars 65, atrocement réprimées par la police du général OUFKIR, il est approché par le Palais pour faire partie d'un éventuel gouvernement de coalition. Dans le même temps, se met en marche la machine qui va conduire à son élimination le 29 Octobre à Paris.

MARGUERITE DURAS - 51 ans.

En 1965, MARGUERITE DURAS est une personnalité connue pour ses écrits (elle vient de publier *Le Ravissement de Lol V. Stein* et termine pour le théâtre *La Musica*), et pour ses engagements politiques (ex-membre du Parti Communiste, elle a pris le parti du FLN pendant la guerre d'Algérie).

Elle a déjà travaillé pour le cinéma avec Alain Resnais *Hiroshima mon amour*, Peter Brook *Moderato Cantabile*, Henri Colpi *Une aussi longue absence* et avec Georges Franju pour une série télévisée *Les Rideaux blancs*. Elle collabore aussi à des émissions de télévision comme *Cinq colonnes à la une*, et réalise des reportages pour des périodiques tels que *Constellation* et *France Observateur* (bientôt *Nouvel Observateur*).

Devenue l'amie de GEORGES FIGON en 1962, elle imagine quelques projets cinématographiques avec lui, dont celui d'un film intitulé *Un bon garçon* qu'elle conseille à GEORGES FRANJU de réaliser, puis accepte d'écrire le commentaire du documentaire sur la décolonisation qu'il dit vouloir produire, et dont FRANJU assurera la réalisation.

GEORGES FRANJU - 53 ans.

Co-fondateur en 1935 de la Cinémathèque française avec Henri Langlois, GEORGES FRANJU a réalisé dès la fin des années 40 des courts métrages documentaires qui sont devenus des classiques *Le sang des bêtes*, *Hôtel des Invalides*, *Monsieur et Madame Curie...*, avant de mettre en scène des longs métrages de fiction largement appréciés par les critiques de la Nouvelle Vague *La Tête contre les murs*, *Les Yeux sans visage*, *Thérèse Desqueyroux*, *Judex...*

En 1965, il subit un grave échec public et critique, avec un film adapté d'un roman de Jean Cocteau *Thomas l'Imposteur*, qui l'affecte profondément. Aux prises avec l'alcool et les hallucinations, il cherche des sujets populaires. MARGUERITE DURAS, le met en contact avec GEORGES FIGON, dont l'histoire personnelle et les projets trouvent écho en lui.

GEORGES BOUCHESEICHE dit "BONNEBOUCHE" - 51 ans.

Truand, ancien collaborateur de la Gestapo, puis lieutenant de Pierrot Le Fou à la Libération, GEORGES BOUCHESEICHE est au début des années 60, un membre actif du SAC – le service d'ordre du parti gaulliste, avec ses hommes (LE NY, PALISSE, DUBAIL). En découvrant sa photo au moment de l'affaire Ben Barka, le chef de l'OAS, le colonel Argoud, enlevé à Munich en 1963 et livré à la justice française, le reconnaît comme l'un de ses ravisseurs. Tenancier d'hôtels de passe à Paris et Casablanca, BOUCHESEICHE est un proche du général OUFKIR, alors ministre marocain de l'Intérieur.

Il est aussi propriétaire d'une ancienne ferme à Fontenay-Le-Vicomte en région parisienne, où il réunit son gang et où viennent se reposer les prostituées de ses maisons closes.

ANNE-MARIE COFFINET - 32 ans.

Maitresse de GEORGES FIGON, ANNE-MARIE COFFINET est une comédienne dont la carrière patine. Spécialiste des rôles de fille perdue dans les films populaires dialogués par Michel Audiard, en particulier ceux d'Henri Verneuil *Mélodie en sous sol*, *Un singe en hiver*, *100.000 dollars au soleil*, elle tient avec Pierre Barouh le rôle principal d'un film de Paula Delsol (alors compagne du producteur Claude Nedjar) en 1962 : *Une fille à la dérive*. Au théâtre elle incarne des personnages moins stéréotypés, qui ne lui permettent cependant pas de s'imposer.

Jean-Jacques Beineix lui donnera son dernier rôle dans *La Lune dans le caniveau* en 1983.

PIERRE LEMARCHAND - 39 ans.

Ami d'enfance et avocat de GEORGES FIGON (ils ont été ensemble élèves du Collège Sainte Barbe à Paris), PIERRE LEMARCHAND est un ancien Résistant devenu en 1958 député gaulliste. Marié à la filleule d'Yvonne de Gaulle, c'est un proche du ministre de l'Intérieur, Roger Frey. A la fin des années 50, il s'implique dans la lutte souterraine menée contre les membres de l'OAS, qui se poursuit après la fin de la guerre d'Algérie. Il devient un "barbouze du général".

"CHTOUKI" - 30 ans.

Pseudonyme d'un agent du Cabinet n° 1, le service secret marocain, alors encadré par la CIA. Chargé de la liaison avec GEORGES FIGON et PHILIPPE BERNIER pour l'approche et l'enlèvement de MEHDI BEN BARKA.

MOHAMED OUFKIR - 44 ans.

Ancien officier de l'Armée Française, il s'illustre lors de la campagne d'Italie puis en Indochine. Général et ministre de l'intérieur du Maroc, bras droit de Hassan II, il est connu pour sa "fermeté", en particulier lors du soulèvement du Rif en 1959, puis des émeutes de Casablanca en 65, tous les deux réprimés dans le sang. C'est un farouche ennemi politique et personnel de MEHDI BEN BARKA.

ANTOINE LOPEZ dit "SAVONNETTE" - 41 ans.

Informateur du SDECE (le Service de Renseignement français), ANTOINE LOPEZ occupe les fonctions de chef d'escale à Orly, posture idéale pour observer les allers et venues des grands de ce monde.

Il est aussi en affaires avec son ami d'enfance GEORGES BOUCHESEICHE, avec qui il partage la gérance d'un hôtel de passe à Paris. Il est également très proche de Mohamed OUFKIR et espère obtenir grâce à lui un poste élevé à la direction de Royal Air Maroc. Il collabore enfin régulièrement à ORLY avec deux policiers de la Mondaine, spécialistes de la lutte contre la drogue : SOUCHON et VOITOT qui arrêteront MEHDI BEN BARKA devant la brasserie Lipp le 29 Octobre 1965.

PHILIPPE BERNIER - 35 ans.

Agent de liaison d'un maquis FTP (Francs Tireurs et Partisans) dans le Lot à 14 ans, il est journaliste à Radio Maroc dans les années 50. Il y dénonce les exactions commises par les autorités françaises contre les nationalistes marocains et la déportation du roi Mohamed V à Madagascar. Il devient alors ami de MEHDI BEN BARKA, jeune dirigeant de l'Istiqlal. Il est à Alger en 1958, comme journaliste de la RTF, qu'il quitte en 1960. En 1965, il est sans emploi fixe.

THAMI EL AZZEMOURI - 27 ans.

Agrégé d'histoire, ancien élève de MEHDI BEN BARKA au lycée de Rabat, il est chargé par ce dernier de réunir la documentation pour le film sur la décolonisation que FRANJU doit réaliser. Présent au moment de l'arrestation du leader marocain, devant la brasserie Lipp, c'est lui qui donne l'alerte.

AHMED DLIMI - 34 ans.

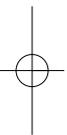
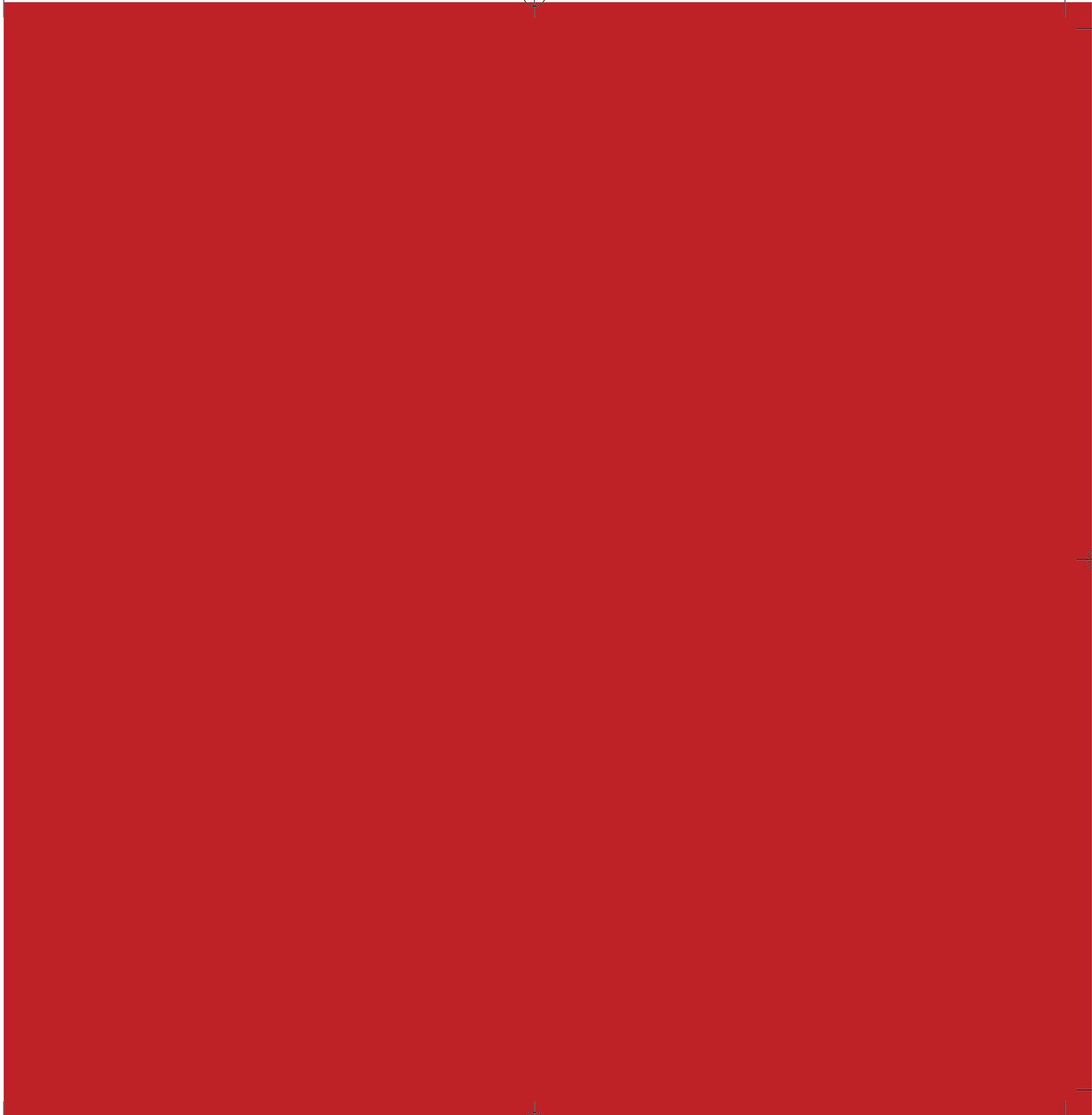
Chef de la sécurité intérieure du Maroc, bras droit du général OUFKIR. Il prendra la place de ce dernier, après le 2^{ème} coup d'Etat manqué de 1972 contre HASSAN II.

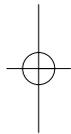
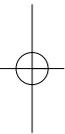
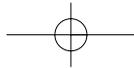
FICHE ARTISTIQUE

Georges FIGON Charles BERLING **Mehdi BEN BARKA** Simon ABKARIAN **Marguerite DURAS** Josiane BALASKO
Georges FRANJU Jean-Pierre LEAUD **Anne-Marie COFFINET** Fabienne BABE **Philippe BERNIER** Mathieu AMALRIC
CHTOUKI Azize KABOUCHE **LE NY** François HADJI-LAZARO **Pierre LEMARCHAND** Jean-Marie WINLING
BOUCHESEICHE Franck TIOZZO **DUBAIL** Jo PRESTIA **PALISSE** Esteve FERRER **SOUCHON** Georges BIGOT
LOPEZ Rony KRAMER **VOITOT** Xavier SERRAT **Thami AZZEMOURI** Brahim AÏT-EL-KADI
Ghita BEN BARKA Mona FETTOU **Mohamed OUFKIR** Fayçal KHYARI

FICHE TECHNIQUE

Réalisation Serge LE PERON **Collaboration** Saïd SMIHI **Scénario** Serge LE PERON, Frédérique MOREAU et Saïd SMIHI
Image Christophe POLLOCK **Son** Brigitte TAILLANDIER, Jean-Guy VERAN **Montage** Janice JONES **Montage son** François Fayard
Musique Pierre-Alexandre Mati et Joan Albert AMARGÒS **Décor** Patrick DURAND **Costumes** Justine PEARCE
Producteur délégué Gilles SANDOZ **Une production** MAÏA FILMS **en coproduction avec** CASABLANCA FILMS PRODUCTION,
MALLERICH FILMS (Paco POCH), FILMS INC, STUDIO MAC TARI **et** ARTE FRANCE CINEMA
avec la participation de CINE-CINEMA, TPS STAR, 2 M-Maroc, TELEVISIO DE CATALUNYA
avec le soutien du CNC (Centre National de la Cinématographie), CCM (Centre Cinématographique Marocain),
ICIC (Institut Català de les Indústries Culturals) **et de** LA REGION-ILE-DE-FRANCE
Distribution REZO FILMS





www.rezofilms.com

REZOFILMS

